



HAL
open science

L'image de la nature dans les Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme : entre mécanisme et organicisme

Jean-Michel Pouget

► **To cite this version:**

Jean-Michel Pouget. L'image de la nature dans les Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme : entre mécanisme et organicisme. Françoise Lartillot; Olivier Agard. L'éducation esthétique selon Schiller, entre anthropologie, politique et théorie du beau, L'Harmattan, pp.213-236, 2013, 978-2-343-00776-2. hal-01999949

HAL Id: hal-01999949

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01999949v1>

Submitted on 12 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

COUS DE DIRECTION DE
Olivier Agard & Françoise Lartillot

L'éducation esthétique selon Schiller
Entre anthropologie, politique et théorie du beau

© L'Harmattan, 2013
5-7, rue de l'École polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-00776-2
9 782343 007762

L'Harmattan

L'image de la nature dans les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* : entre mécanisme et organicisme

Le concept de nature occupe une place centrale dans la pensée philosophique sécularisée du XVIII^e siècle. Il désigne communément l'ensemble du règne minéral, végétal et animal considéré comme un tout soumis à des lois scientifiques, dites « lois de la nature » (Naturgesetze) qui se trouve ainsi élevée au rang d'un principe de production et d'organisation de ses propres créations, remplissant donc une fonction analogue à celle assurée jadis par Dieu. Dans un sens plus restreint, ce terme désigne la nature humaine et ses lois, elles aussi naturelles.

Pour le penseur idéaliste et dualiste qu'est Friedrich Schiller, l'homme « citoyen de deux mondes », doté d'une double nature sensible et raisonnable à la fois, n'est pas uniquement soumis aux lois naturelles de son être physique, il répond en même temps à une autre législation indépendante, celle de la raison. Cette vision dualiste est à l'origine d'un antagonisme fondamental entre la raison et la nature se trouvant alors dans un rapport d'adversité. Cet antagonisme se retrouve dans les *Lettres sur l'éducation esthétique*¹, l'opposition de la raison et de la nature conduisant Schiller à fustiger cette dernière, soit en tant que royaume de forces aveugles, indifférente moralement, inerte, soit en tant que nature instinctuelle brute, aliénante pour l'homme qui en est l'esclave et doit s'en affranchir². Mais dans les *Lettres esthétiques*, on trouve également un éloge de la nature : sagesse, simplicité, vérité, plénitude, unité³ sont autant de propriétés qui ne prennent tout leur sens que dans la perspective d'un

* Université Lyon 2, 74 rue Pasteur 69365 Lyon cedex 07, Jean-Michel.Pouget@univ-lyon2.fr

1 Friedrich Schiller : *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, traduit par Robert Leroux, Paris : Aubier, 1992 (cité *Lettres esthétiques* dans la suite de l'article).

2 Schiller parle de « violence aveugle de la nature » (p.139), d'« indolence de la nature » (p.145), de « nature brute » (p.361), d'« injustice de la nature » (p.365), de « terreurs de la nature » (p.325), l'homme physique est considéré comme « esclave de la nature » (p.325), *Lettres esthétiques* (note 1).

3 « sage nature » et « libre nature » (p.83), « simplicité, vérité et plénitude » (p.139), « la nature qui réunit tout » (p.121), *Lettres esthétiques* (note 1).

discours critique de la civilisation⁴. A la suite de Rousseau, Schiller prend la défense de la nature et dénonce les blessures infligées par la culture à l'homme, déplorant l'amputation de la nature humaine, sa dénaturation par le processus de civilisation, « le caractère contre nature de nos mœurs ».⁵ Dans les deux cas, la nature est mise en relation avec un autre terme auquel elle est opposée : soit à la raison, l'image de la nature résultant de cet antagonisme étant alors négative, soit à la culture, ce qui induit à l'inverse une vision positive de la nature. L'image de la nature est ainsi fluctuante, elle oscille entre deux extrêmes, parfois au sein d'une même phrase : ainsi dans la septième lettre, Schiller écrit : « d'un côté il [faut que l'homme] se soustraie à la violence aveugle de la nature et que de l'autre il retourne à sa simplicité, à sa vérité et à sa plénitude »⁶. Comment une nature présentée comme violente, aveugle, indolente, brute peut-elle en même temps être douée de sagesse, de simplicité et de plénitude ? Comment concilier ces deux images diamétralement opposées qui coexistent dans les *Lettres esthétiques* ?⁷

Il semblerait qu'une telle fluctuation soit liée aux changements de points de vue opérés par Schiller dans son écrit. Lorsque la perspective adoptée est celle du dualisme constitutif de sa pensée idéaliste, l'image de la nature apparaît comme conditionnée par l'antagonisme qu'elle forme avec la raison. Dans une première étape, nous préciserons les contours de cette image liée à un antagonisme irréductible avec la raison en nous attachant à montrer que cette image est construite à partir d'un mode de représentation de type mécaniste. Mais la perspective d'une critique de la civilisation, centrale dans les *Lettres esthétiques*, ouvre la voie à une image toute différente de la nature. Nous suivrons dans un second temps la transformation qui s'opère dans la représentation de la nature dès lors que Schiller se lance dans une quête de totalité des facultés sensible et rationnelle pour guérir la blessure infligée à la nature humaine par le processus de civilisation. Cette perspective qui est au cœur des *Lettres esthétiques* conduit Schiller à concilier la nature et la raison. Prenant la forme d'une médiation par le Beau, cette conciliation s'accompagne

d'une modification sensible de l'image de la nature comme nous le verrons. Sur le nouveau terrain d'une psychologie des instincts, l'antagonisme de la raison et de la nature laisse place à une vision de complémentarité et d'harmonie et débouche sur l'image d'une nature en accord avec la raison. Nous verrons dans un troisième et dernier temps la façon dont Schiller fonde cette autre vision de la nature sur un mode de représentation qui concurrence le mécanisme dans le dernier tiers du XVIIIe siècle : l'organicisme.

I. Une image fondée sur l'antagonisme de la raison et de la nature : le paradigme mécaniste

L'antagonisme raison-nature

Le dualisme constitutif de la pensée de Schiller repose sur une séparation nette entre monde sensible et suprasensible dans la lignée de la philosophie kantienne.⁸ « L'ordre du monde »⁹ se décompose ainsi en un « ordre physique » et un ordre méta-physique constitué du monde intelligible¹⁰ des idées pures de la raison.¹¹ Si ces deux ordres sont disjoints et indépendants, un rapport existe entre eux : le monde suprasensible est le domaine des archétypes, des idéaux auxquels correspondent des phénomènes qui en sont la représentation dans le monde physique. Dans la quinzième lettre par exemple, Schiller souligne que la forme d'humanité la plus accomplie n'est pas à chercher dans le réel mais dans l'art idéalisé qui permet seul d'approximer l'idée pure de l'homme. Évoquant l'équilibre des deux instincts formel et matériel, Schiller précise : « cet équilibre restera toujours une simple Idée, à laquelle l'existence phénoménale ne pourra jamais être complètement adéquate »¹². Un fossé infranchissable sépare ainsi l'essence de l'existence, le monde idéal parfait d'un monde réel placé sous le signe de

8 H.A. Korff : *Geist der Goethezeit II. Teil Klassik*, Leipzig : 1954, p.206-290.

9 *Lettres esthétiques*, sixième lettre, p.131 (note 1).

10 Le monde intelligible des choses en soi (noumènes) ne peut être connu, il peut seulement être pensé, seul le monde sensible, composé des phénomènes, est accessible à la connaissance.

11 Dans la Lettre au Prince d'Augustenburg du 11 novembre 1793, Schiller évoque un « ordre moral » (Friedrich Schiller : *Über die ästhetische Erziehung des Menschen in einer Reihe von Briefen*, Stuttgart : Philipp Reclam jun., 2000, p.161). Lettres adressées par Schiller de février à décembre 1793 à son bienfaiteur Frédéric-Christian de Schleswig-Holstein. Nous nous appuyons également sur ces lettres dans nos analyses.

12 *Lettres esthétiques*, sixième lettre, p.227 (note 1).

4 Pour évaluer la place de Schiller dans l'histoire de la *Kulturkritik*, on se reportera à : Georg Bollenbeck : *Eine Geschichte der Kulturkritik Von Rousseau bis Günther Anders*, München : C.H. Beck, 2007, p.76-110.

5 *Lettres esthétiques*, p.119 (note 1).

6 *Lettres esthétiques*, septième lettre, p.139 (note 1).

7 L'emploi du mot « nature » par Schiller est en réalité plus complexe : E. Wilkinson, traductrice des *Lettres esthétiques* en langue anglaise, y a relevé « au moins sept significations différentes » pour ce terme (Elisabeth Wilkinson : *Zur Sprache und Struktur der Ästhetischen Briefe. Betrachtungen beim Abschluß einer mühevoll angefertigten*

discours critique de la civilisation⁴. A la suite de Rousseau, Schiller prend la défense de la nature et dénonce les blessures infligées par la culture à l'homme, déplorant l'amputation de la nature humaine, sa dénaturation par le processus de civilisation, « le caractère contre nature de nos mœurs ».⁵ Dans les deux cas, la nature est mise en relation avec un autre terme auquel elle est opposée : soit à la raison, l'image de la nature résultant de cet antagonisme étant alors négative, soit à la culture, ce qui induit à l'inverse une vision positive de la nature. L'image de la nature est ainsi fluctuante, elle oscille entre deux extrêmes, parfois au sein d'une même phrase : ainsi dans la septième lettre, Schiller écrit : « d'un côté il [faut que l'homme] se soustraie à la violence aveugle de la nature et que de l'autre il retourne à sa simplicité, à sa vérité et à sa plénitude »⁶. Comment une nature présentée comme violente, aveugle, indolente, brute peut-elle en même temps être douée de sagesse, de simplicité et de plénitude ? Comment concilier ces deux images diamétralement opposées qui coexistent dans les *Lettres esthétiques* ?⁷

Il semblerait qu'une telle fluctuation soit liée aux changements de points de vue opérés par Schiller dans son écrit. Lorsque la perspective adoptée est celle du dualisme constitutif de sa pensée idéaliste, l'image de la nature apparaît comme conditionnée par l'antagonisme qu'elle forme avec la raison. Dans une première étape, nous précisons les contours de cette image liée à un antagonisme irréductible avec la raison en nous attachant à montrer que cette image est construite à partir d'un mode de représentation de type mécaniste. Mais la perspective d'une critique de la civilisation, centrale dans les *Lettres esthétiques*, ouvre la voie à une image toute différente de la nature. Nous suivons dans un second temps la transformation qui s'opère dans la représentation de la nature dès lors que Schiller se lance dans une quête de totalité des facultés sensible et rationnelle pour guérir la blessure infligée à la nature humaine par le processus de civilisation. Cette perspective qui est au cœur des *Lettres esthétiques* conduit Schiller à concilier la nature et la raison. Prenant la forme d'une médiation par le Beau, cette conciliation s'accompagne

4 Pour évaluer la place de Schiller dans l'histoire de la *Kulturkritik*, on se reportera à : Georg Bollenbeck : *Eine Geschichte der Kulturkritik Von Rousseau bis Günther Anders*, München : C.H. Beck, 2007, p.76-110.

5 *Lettres esthétiques*, p.119 (note 1).

6 *Lettres esthétiques*, septième lettre, p.139 (note 1).

7 L'emploi du mot « nature » par Schiller est en réalité plus complexe : E. Wilkinson, traductrice des *Lettres esthétiques* en langue anglaise, y a relevé « au moins sept significations différentes » pour ce terme (Elisabeth Wilkinson : *Zur Sprache und Struktur der Ästhetischen Briefe. Betrachtungen beim Abschluß einer mühevoll angefertigten Übersetzung ins Englische*, in : *Akzente* 6 (1959), p.399).

d'une modification sensible de l'image de la nature comme nous le verrons. Sur le nouveau terrain d'une psychologie des instincts, l'antagonisme de la raison et de la nature laisse place à une vision de complémentarité et d'harmonie et débouche sur l'image d'une nature en accord avec la raison. Nous verrons dans un troisième et dernier temps la façon dont Schiller fonde cette autre vision de la nature sur un mode de représentation qui concurrence le mécanisme dans le dernier tiers du XVIIIe siècle : l'organicisme.

I. Une image fondée sur l'antagonisme de la raison et de la nature : le paradigme mécaniste

L'antagonisme raison-nature

Le dualisme constitutif de la pensée de Schiller repose sur une séparation nette entre monde sensible et suprasensible dans la lignée de la philosophie kantienne.⁸ « L'ordre du monde »⁹ se décompose ainsi en un « ordre physique » et un ordre méta-physique constitué du monde intelligible¹⁰ des idées pures de la raison.¹¹ Si ces deux ordres sont disjoints et indépendants, un rapport existe entre eux : le monde suprasensible est le domaine des archétypes, des idéaux auxquels correspondent des phénomènes qui en sont la représentation dans le monde physique. Dans la quinzième lettre par exemple, Schiller souligne que la forme d'humanité la plus accomplie n'est pas à chercher dans le réel mais dans l'art idéalisé qui permet seul d'approcher l'idée pure de l'homme. Évoquant l'équilibre des deux instincts formel et matériel, Schiller précise : « cet équilibre restera toujours une simple Idée, à laquelle l'existence phénoménale ne pourra jamais être complètement adéquate »¹². Un fossé infranchissable sépare ainsi l'essence de l'existence, le monde idéal parfait d'un monde réel placé sous le signe de

8 H.A. Korff : *Geist der Goethezeit II. Teil Klassik*, Leipzig : 1954, p.206-290.

9 *Lettres esthétiques*, sixième lettre, p.131 (note 1).

10 Le monde intelligible des choses en soi (noumènes) ne peut être connu, il peut seulement être pensé, seul le monde sensible, composé des phénomènes, est accessible à la connaissance.

11 Dans la Lettre au Prince d'Augustenburg du 11 novembre 1793, Schiller évoque un « ordre moral » (Friedrich Schiller : *Über die ästhetische Erziehung des Menschen in einer Reihe von Briefen*, Stuttgart : Philipp Reclam jun., 2000, p.161). Lettres adressées par Schiller de février à décembre 1793 à son bienfaiteur Frédéric-Christian de Schleswig-Holstein. Nous nous appuyons également sur ces lettres dans nos analyses.

12 *Lettres esthétiques*, seizième lettre, p.227 (note 1).

Une vision mécaniste de la nature

Pour décrire cette nature et en rendre compte, Schiller recourt, à la suite de Kant, au paradigme mécaniste hérité de Newton.¹⁷ La nature est expliquée par les lois du mouvement, attraction et répulsion, elle est le lieu d'affrontement de forces aveugles soumises au principe de causalité.¹⁸ A la nature qualifiée d'« empire redoutable des forces », Schiller oppose l'univers de la raison, « royaume sacré des lois »¹⁹. Au sein de la nature règne un puissant déterminisme de type mécaniste qui prive tout être et toute chose soumis aux lois naturelles d'autonomie, de liberté : « Toutes les forces naturelles en effet sont des forces passives, elles agissent seulement si l'on agit sur elle »²⁰. Tout phénomène du monde physique se réduit au schéma action-réaction. L'homme ne fait pas exception à cette règle. Être physique et raisonnable à la fois, il ne peut déroger aux lois naturelles

là où la conduite humaine est sous l'influence directe du sentiment [...] l'homme est un simple rouage qui subit l'enchaînement des choses. La nature fait se mouvoir la masse par la gravitation, l'organe par la végétation, l'animal dépourvu de raison et l'animal raisonnable par le désir et le sentiment.²¹

Les lois mécaniques du mouvement sont ici élevées au rang de principe universel, elles s'appliquent au monde inorganique et organique aussi bien qu'à l'homme. Lorsque la conduite de ce dernier trouve son origine dans sa nature physique, c'est-à-dire dans le système des besoins, des penchants, des appétits, l'homme n'est qu'une force parmi d'autres forces, qu'un maillon d'une chaîne qui l'entraîne. La spontanéité et l'autonomie des actes propres à la personne, à l'être raisonnable, lui font défaut, son existence se réduit à une succession d'états (Zustände)

l'imperfection et du manque.¹³ Cette déficience du monde sensible s'explique par le fait qu'il est soumis à la nécessité, c'est-à-dire aux contraintes qu'imposent la finitude propre à toute chose matérielle, et notamment les limites étroites du temps et de l'espace, dont seul le monde intelligible des idées, placé sous le signe de la liberté, est affranchi.

Ainsi dans la vingt-quatrième lettre, Schiller explique que l'exigence d'absolu¹⁴ propre à la raison pousse l'homme « à quitter le monde physique et à dépasser la réalité limitée pour s'élever aux idées », cette exigence ayant comme « véritable sens de l'arracher aux limites du temps et de le soulever au-dessus du monde sensible pour l'introduire dans un monde idéal »¹⁵. Il existe chez l'homme une tension fondamentale entre l'être de raison et l'être physique, une aspiration à transcender la finitude, à dépasser les limites étroites qui l'enserrent du fait de sa nature physique pour rejoindre « le royaume des Idées »¹⁶. La nature raisonnable s'oppose ainsi à la nature physique vécue comme une entrave à la réalisation de la destination suprême de l'homme en tant qu'être moral. Cet antagonisme constitutif de la pensée de Schiller induit une dépréciation de la nature physique de l'homme et de la nature phénoménale en général. L'ordre physique du monde est un lieu de servitude gouverné par la nécessité, l'ordre suprasensible de la raison incarnant à l'inverse le règne de la liberté. La pensée idéaliste et dualiste de Schiller génère ainsi une série de couples de concepts antithétiques : idéalité-réalité, liberté-nécessité, raison-nature. L'antagonisme de la raison et de la nature se retrouve sous de multiples formes dans les *Lettres esthétiques*, où il se traduit par une représentation de la nature fondée sur un modèle mécaniste.

13 Cette conception semble s'inscrire dans la tradition philosophique issue de Platon comme l'ont souligné certains critiques. David Pugh par exemple, estime que la philosophie de Schiller est une théorie idéaliste en rupture avec le naturalisme des Lumières qui marque un retour à une métaphysique néo-platonicienne (David Pugh : *Dialectic of Love Platonism in Schiller's Aesthetics*, Mc Gill-Queen University Press, 1996).

14 L'absolu auquel aspire la raison est la vérité idéale (seulement approximée car inaccessible) des choses en elles-mêmes (noumènes) et non telles qu'elles sont données dans le réel (phénomènes). Schiller parle des « biens imprescriptibles » vers lesquels tend la raison, *Lettres esthétiques*, p.127 (note 1).

15 *Lettres esthétiques*, p.313 (note 1).

16 *Lettres esthétiques*, p.127 (note 1).

17 L'œuvre de Newton *Philosophiae naturalis principia mathematica* (1687) jette les bases d'une connaissance scientifique de la nature fondée sur la mécanique. L'impact des sciences de la nature en général et de la science newtonienne en particulier sur la pensée intellectuelle du XVIIIe siècle fut considérable, notamment sur la littérature. On consultera l'ouvrage suivant : Robert Ulshöfer : *Die Literatur des 18. Jahrhunderts und der Romantik in neuer Sicht Der Anstoß der Naturwissenschaften des 17./18. Jahrhunderts zur Entstehung der Literatur der Moderne und zum Entwurf eines Weltfriedensplans*, Würzburg : Königshausen & Neumann, 2010. (On se référera en particulier au chapitre 3 de la 2e partie, consacré à Schiller).

18 « la nature, (j'entends par là le rapport de causalité et de finalité existant entre les choses) », *Augustenburger Briefe*, lettre du 11 novembre 1793, p.158 (note 11).

19 *Lettres esthétiques*, p.365 (note 1).

20 *Augustenburger Briefe*, lettre du 11 novembre 1793, p.159 (note 11).

21 Lettre du 11 novembre 1793, *Augustenburger Briefe*, p.159 (note 11).

passifs.²² Privé de cette liberté morale, l'homme physique mu par ses passions n'est que réactif, il ne fait que répondre mécaniquement aux sollicitations extérieures affectant sa sensibilité, il est plutôt « agi » par la nature, dont il devient le jouet, l'instrument.²³

La nature et l'histoire universelle : « la grande horloge de l'humanité »

Cette manipulation de l'homme et de ses instincts ne saurait toutefois être un jeu gratuit pour Schiller qui n'est pas un penseur matérialiste. Elle s'inscrit dans un plan d'ensemble de la nature qui transcende l'homme et dont il est le moyen.²⁴ Dans la lettre au Prince d'Augustenburg datée du 11 novembre 1793, Schiller emploie la métaphore de la « grande horloge de l'humanité »²⁵ pour désigner ce complexe de forces antagonistes gouvernant le devenir de l'espèce humaine, louant cette « merveilleuse institution de la nature »²⁶ qui permet, par de simples rapports mécaniques, d'acheminer indirectement l'homme vers l'état moral. On assiste alors à une inversion inattendue de l'image de la nature : derrière l'affrontement des forces naturelles aveugles se dessine une intention cachée visant à faire progresser l'humanité, la nature devient ainsi une instance planificatrice douée de sagesse qui œuvre pour le devenir raisonnable de l'homme malgré, ou plutôt grâce à l'antagonisme irréductible qui l'oppose à la raison, le principe même de l'antagonisme jouant un rôle moteur.²⁷

22 La distinction entre « personne » et « état » est exposée dans la onzième lettre.

23 « Je n'étais au début qu'un instrument dont jouait la nécessité physique. C'est parce qu'on agissait sur moi que j'éprouvais des sentiments ; c'est parce que j'éprouvais des sentiments que je ressentais le besoin. Cause et effet étaient ainsi physiques. », *Augustenburger Briefe*, lettre du 11 novembre 1793, p.166 (note 11).

24 « la nature me traite seulement comme une chose et comme son moyen. Le but recherché par la nature pour moi me traverse et me transcende. », lettre du 11 novembre 1793, *Augustenburger Briefe*, p.161 (note 11).

25 *Augustenburger Briefe*, p.160 (note 11). Cette image est courante à l'époque, elle se trouve par exemple dans l'ouvrage intitulé *Exposition du système du monde* de Laplace (1795).

26 *Augustenburger Briefe*, p.160 (note 11).

27 De même, la nature morale de l'homme se révèle et s'affirme dans un mouvement de résistance et d'opposition à la nature physique qui maintient l'homme dans les chaînes de la matérialité. On trouve cette idée dans un écrit de 1792 intitulé « Über den Grund des Vergnügens an tragischen Gegenständen » : « La loi morale ne se révèle dans toute sa puissance que lorsqu'elle se montre en conflit avec toutes les autres forces naturelles et que, comparées à cette loi, celles-ci perdent toute leur emprise sur le cœur de l'homme. Ces forces naturelles comprennent tout ce qui n'est pas moral, tout ce qui n'est pas sous la législation suprême de la raison, à savoir

La logique du développement historique se présente comme un enchaînement mécanique des générations successives conduisant à ce but suprême voulu par la nature qu'est le plein épanouissement des facultés de l'espèce. C'est précisément cette logique d'une histoire universelle que Schiller exposait avec enthousiasme en 1789 dans sa leçon inaugurale donnée à l'université de Iéna évoquant « ce subtil engrenage [...] au moyen duquel la main tranquille de la nature, depuis le commencement du monde, développe de manière planifiée les forces de l'homme en suggérant précisément les bénéfices apportés par chaque période à ce grand plan de la nature. »²⁸ A l'image de l'engrenage succède celle de la chaîne, également empruntée à la mécanique, Schiller terminant son discours par une invitation à arrimer notre vie fugace à « cette chaîne impérissable et sinueuse qui traverse toutes les générations ». Cette conception optimiste de l'histoire universelle s'appuie sur une vision mécaniste d'une nature en opposition à la raison, ce conflit étant néanmoins productif pour l'humanité. Que reste-t-il de cette conception dans les *Lettres esthétiques* ? Si l'enthousiasme et l'optimisme ont disparu – critique de la civilisation oblige – la logique d'un mécanisme d'évolution de l'humanité fondé sur l'antagonisme des forces reste bien présente. Dans la vingt-quatrième lettre, Schiller décrit la façon dont l'humanité, à partir d'un « état physique » initial, s'achemine vers un « état moral » en passant par un « état esthétique » intermédiaire selon une causalité rigoureuse :

On peut donc distinguer tant pour l'individu que pour l'espèce tout entière trois moments ou degrés différents de développement par lesquels il faut qu'ils passent nécessairement et dans un ordre déterminé s'ils doivent parcourir tout le cycle de leur destinée.²⁹ [...] A l'état physique, l'homme subit purement et simplement la

les sensations, les instincts, les affects, les passions, tout autant que la nécessité physique et le destin. » (Friedrich Schiller : *Sämtliche Werke*, Munich : 2004, vol. V, p.364). On trouve une variante de cette idée dans les *Lettres esthétiques* : « l'homme est supérieur à toutes les terres de la nature à partir du moment où il sait les mettre en forme et faire d'elles ses objets. Dès qu'il commence à affirmer son autonomie à l'égard de la nature en tant que phénomène, il affirme aussi sa dignité à l'égard de la nature en tant que puissance, et avec une liberté pleine de noblesse il se dresse contre ses dieux », *Lettres esthétiques*, vingt-cinquième lettre, p.325-327 (note 1).

28 *Was heißt und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte* ? (Friedrich Schiller : *Sämtliche Werke*, Munich : 2004, vol. IV, p.749 sv.). On lira avec profit l'analyse du concept d'histoire universelle chez Schiller par Georg Bollenbeck (p.79-83, note 4).

29 *Lettres esthétiques*, p.307 (note 1).

puissance de la nature ; à l'état esthétique, il s'affranchit d'elle ; à l'état moral, il la domine.³⁰

Ce raccourci de l'histoire de l'humanité – également valable pour le cycle de développement de chaque individu – montre bien qu'il s'agit d'un processus mécanique d'enchaînement d'états successifs au terme duquel la raison triomphe de la nature en la soumettant, l'état esthétique étant réduit à une simple fonction de transition vers l'état éthique.

Dans la sixième lettre, Schiller évoquait déjà les notions-clés de l'argumentation exposée par Kant dès 1784 dans l'opuscule « Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique ». Il est question dans cette lettre du « mécanisme de la nature »³¹ reposant sur l'« antagonisme des forces » à l'intérieur de la société, cet antagonisme étant le « grand instrument de la culture »³² qui va permettre à l'homme d'accéder un jour à l'état moral, aboutissement de sa « destination raisonnable »³³. Mais Schiller se contente d'une brève et sobre évocation de ces principes, sans doute parce qu'au moment de la rédaction des *Lettres esthétiques*, il a déjà pris ses distances par rapport à cette vision de l'histoire et de la nature d'inspiration téléologique.³⁴ Les *Lettres esthétiques* ne contiennent cette conception qu'à l'état de traces, ce n'est plus le discours dominant. Ceci tient à l'évolution de Schiller vers une pensée critique de la civilisation qui induit une remise en question de l'idée d'un devenir programmé de l'humanité sous l'égide de la nature. Au-delà de cette remise en cause, la façon dont Schiller envisage le rapport de la raison et de la nature ainsi que sa conception même de la nature subissent une évolution sensible.

II Une image de la nature en accord avec la raison : la remise en cause de la vision mécaniste

Dans l'importante sixième lettre, Schiller établit un diagnostic sévère quant à la société de son temps en la contrastant avec la perfection des anciens Grecs. En dépit de cette évolution historique défavorable qui

30 *Lettres esthétiques*, vingt-quatrième lettre, p.309 (note 1).

31 *Augustenburger Briefe*, p.165 (note 11).

32 *Lettres esthétiques*, p.131 (note 1).

33 Schiller définit la « destination naturelle » de l'homme comme l'aptitude « à m'affirmer comme force au sein d'un complexe de forces » tandis que la « destination raisonnable » consiste « à m'affirmer comme une force indépendante et absolue », *Augustenburger Briefe*, p.161 (note 11).

34 Schiller a partagé cette vision optimiste de l'histoire héritée de Kant au plus tard jusqu'au basculement de la révolution française dans la violence. Pour un aperçu de la philosophie de l'histoire de Schiller et l'influence de Kant on se reportera à :

pourrait être interprétée dans le sens d'une régression de l'humanité, Schiller sauve néanmoins l'idée de progrès en soulignant le gain au niveau de l'espèce : la progression de cette dernière exigeait une spécialisation des facultés humaines qui s'est réalisée au détriment de l'épanouissement des individus. Cette argumentation s'inscrit toujours dans la vision d'une marche de l'histoire répondant à une logique mécaniste et échappant à la maîtrise de l'homme réduit au rôle de rouage passif. Toutefois, il est frappant de constater le basculement opéré à la fin de la lettre. À l'exposition succincte de ce mécanisme de progression des facultés de l'espèce succède de façon assez inattendue une violente remise en cause de cette marche de l'humanité fondée sur le primat de l'espèce :

Aussi considérable donc que soit pour l'ensemble de l'humanité le bénéfice qui résulte de cette culture parcellaire des facultés humaines, on ne peut pas nier que les individus qui y sont voués ne souffrent comme d'une malédiction de cette finalité de l'univers. [...] Et dans quel rapport serions-nous donc à l'égard des générations passées et futures si l'éducation de la nature humaine rendait nécessaire un pareil sacrifice ? Nous aurions été les domestiques de l'humanité, nous aurions pendant quelques millénaires accompli pour elle des travaux serviles et gravé dans notre nature mutilée les traces honteuses de cet esclavage afin que les générations plus tardives pussent dans une oisiveté bienheureuse veiller à leur santé morale et développer la libre stature de leur humanité !³⁵

Schiller récuse à présent cette conception mécaniste de l'histoire de l'humanité, héritée de Kant, plaçant l'individu au service de l'espèce. On perçoit dans ce propos un geste de révolte et une ferme volonté d'affranchissement de cette instrumentalisation des individus aux effets mutilants. Au nom de l'intégrité de la nature humaine, il revendique pour l'homme moderne le droit de s'affranchir de cette évolution programmée, fût-elle voulue par la nature, afin d'œuvrer désormais au rétablissement de la totalité de ses facultés

Mais l'homme peut-il avoir pour destination de faire abstraction de lui-même en considération d'une fin quelconque ? La nature pourrait-elle pour atteindre ses fins nous ravir une perfection que la raison nous prescrit au nom de sa propre finalité ? Il doit donc être faux de prétendre que le développement exclusif de l'une ou de l'autre des forces rend nécessaire le sacrifice de leur totalité ; ou bien si la loi de notre nature tend si vivement à ce sacrifice, il doit

être en notre pouvoir de rétablir dans notre nature la totalité que l'artifice de la civilisation a détruite, de la restaurer par un art supérieur.

Cette injonction solennelle à l'adresse des contemporains clôt la sixième lettre, lui donnant toute sa force, elle permet ainsi à Schiller d'annoncer clairement la couleur : la véritable priorité des *Lettres esthétiques* est de guérir la blessure infligée par la civilisation, état dans lequel l'homme guidé par « la main tranquille de la nature » n'est qu'un rouage passif de la grande horloge de l'humanité. Schiller se réclame de la finalité de la raison elle-même pour exhorter ses contemporains à prendre leur destin en main et à rétablir la totalité de leur nature. Le moyen de cette restauration, cet « art supérieur » évoqué par Schiller, sera cet « état esthétique » prôné dans la suite de l'essai et dans lequel l'homme accède à la totalité de son être. Mais l'on pressent que cet état esthétique ne pourra dès lors plus être considéré comme une simple transition vers l'état moral mais bien comme une fin en soi, comme un état permanent auquel l'humanité doit aspirer.³⁶ Le nouveau but de l'humanité est d'accéder à une seconde nature plus complète que la première et non d'aboutir à l'avènement d'une humanité uniquement raisonnable mais mutilée.³⁷ Cette quête nouvelle de totalité induit une profonde transformation de l'image de la nature en général et du rapport raison-nature en particulier.

La transposition de l'antagonisme raison-nature au niveau anthropologique

La perspective du développement historique de l'humanité passant au second plan, il ne s'agit plus pour Schiller de chercher à dévoiler le cours de l'histoire humaine et les intentions présumées de la nature, ni même de rendre compte de l'ordre du monde et d'en expliquer les mécanismes d'évolution. L'objectif est désormais plutôt de corriger les effets indésirables de la progression de l'humanité. Cet infléchissement vers un traitement d'une pathologie sociale conditionne la suite de l'essai : il

36 La restauration de la totalité par un art supérieur correspond sans doute à ce retour à la nature évoqué par Schiller dans l'écrit *Poésie naïve et sentimentale* : « Nous étions la nature comme eux [les Grecs] et notre culture doit nous ramener à la nature par le chemin de la raison et de liberté. », p.695, (note 27).

37 N'y a-t-il pas dès lors une contradiction dans la pensée de Schiller entre d'une part cette conception de l'état esthétique comme idéal anthropologique, l'homme n'étant ni l'homme que dans l'état esthétique, et cette autre vision mécaniste selon

explique le glissement progressif amorcé dès la huitième lettre vers des considérations anthropologiques qui se substituent progressivement à la perspective de départ centrée sur une critique sociale. L'antagonisme croissant de la raison et de nature qui a conduit l'homme moderne à la barbarie, c'est-à-dire à une perversion de sa nature³⁸, se trouve ainsi transposé au niveau de l'homme lui-même et des forces antagonistes dont il est le siège en tant que « citoyen de deux mondes » doté d'une « nature mixte » à la fois sensible et raisonnable. Le tableau négatif de la sixième lettre débouche ainsi à la fin de la huitième lettre sur l'élaboration d'un diagnostic suivi d'une prescription visant à guérir les maux de l'époque : « le chemin qui mène à l'esprit doit passer par le cœur. Le développement de la sensibilité est donc le besoin le plus urgent de l'époque »³⁹. Pour traiter cette pathologie sociale, Schiller met au centre de son analyse cette nature mixte et indivise de l'homme. L'antagonisme raison-nature est déplacé sur le terrain d'une psychologie des instincts et ne pourra donc, sur ce nouveau terrain, se poser dans les mêmes termes⁴⁰ : il s'agit désormais de résoudre l'antagonisme au moyen d'une conciliation de la nature et de la raison, qui apparaît comme la condition *sine qua non* du rétablissement de la totalité chez l'homme.

Le rapprochement de la nature et de la raison

Dans les *Lettres esthétiques* la nature mixte de l'homme est ainsi le plus souvent présentée non pas sous l'angle d'un antagonisme irréductible mais sous celui d'une unité indivise, d'une complémentarité de deux facultés sensible et raisonnable. La traduction de cette double nature au moyen des deux instincts sensible et formel est significative à cet égard. Ils sont tous deux mis sur le même plan, également au plan syntaxique, toute valorisation de type idéaliste en faveur de la raison se trouvant neutralisée. Si dans la perspective idéaliste la raison l'emportait sur la nature, la psychologie des instincts se veut objective et équitable, elle postule que la nature n'est pas seule à exercer sa contrainte sur l'homme

38 « La sauvagerie est un non développement total de l'humanité, la barbarie un mauvais développement de l'humanité », *Augustenburger Briefe*, lettre du 21 novembre, p.170 (note 11).

39 *Lettres esthétiques*, huitième lettre, p.147 (traduction modifiée).

40 « L'esthétique de Schiller oscille entre une 'métaphysique' de l'humanité idéale et une psychologie des dispositions », Daniel Dumouchel : *Culture de la sensibilité et esthétique*

mais que la raison en fait tout autant.⁴¹ Dans la logique idéaliste et mécaniste, la nature au sens de sensibilité était un principe d'inertie dangereux entravant l'essor de la raison, elle devient désormais un principe dynamique d'ouverture à la diversité du monde : l'instinct sensible contribue à l'appropriation du monde, Schiller le qualifiant de « faculté réceptive ».⁴² S'il reste un instinct aveugle et insatiable⁴³, il se trouve revalorisé grâce au lien qu'il entretient avec la rationalité, principe actif de mise en forme du divers sensible : l'instinct sensible vise à l'appropriation du monde, l'instinct formel à sa mise en forme, une dépendance mutuelle s'instaure, Schiller reprenant de Fichte l'idée d'interaction⁴⁴ des deux instincts. Tout en conservant la vision dualiste d'une séparation nette entre deux principes indépendants, il introduit l'idée d'une dépendance fonctionnelle qui renvoie à l'idée d'organisme vivant plus qu'à celle de la machine :

Pour peu que l'on affirme un antagonisme primitif et par suite nécessaire des deux instincts, il n'y a, à vrai dire, qu'un moyen de maintenir en l'homme l'unité : c'est de subordonner inconditionnellement son instinct - sensible à son instinct raisonnable. Mais on n'obtient ainsi que l'uniformité non l'harmonie, et l'homme demeure pour l'éternité divisé [...] Les deux principes sont donc à la fois subordonnés et coordonnés l'un à l'autre : c'est-à-dire qu'il y a entre eux un rapport de réciprocité : sans forme pas de matière, sans matière pas de forme.⁴⁵

Schiller rejette l'idée d'un antagonisme irréductible entre raison et sensibilité, il conserve néanmoins la séparation des deux instincts indépendants ne pouvant s'exercer qu'à tour de rôle et non conjointement. Lorsqu'un de ces deux instincts est actif, l'autre est nécessairement subordonné mais l'élément nouveau et décisif est que cette subordination est alternée : à la subordination de l'instinct sensible succède celle de l'instinct formel, la coordination consistant précisément dans cette alternance vitale de deux principes complémentaires qui

41 La « contrainte spirituelle des lois morales » pèse désormais tout autant sur l'homme que la « contrainte matérielle des lois de la nature », la raison est perçue comme contraignante au même titre que la nature, *Lettres esthétiques*, lettre quinzième, p.223 (note 1).

42 *Lettres esthétiques*, p.201 (note 1).

43 « la seule loi [de la sensibilité] est de passer sans trêve ni repos d'un changement à un autre », *Lettres esthétiques*, p.361 (note 1). Cette insatiabilité devient féconde en tant que moyen d'appréhender la diversité.

44 « Wechselwirkung ». Schiller reconnaît sa dette envers Fichte dans une note

rappelle celle de la systole et de la diastole. On est loin d'un rapport de forces entre rationalité et sensibilité se soldant par la victoire de l'un d'elles, ce modèle mécaniste ne conduisant qu'à l'uniformité, c'est-à-dire à la barbarie dans le cas où la rationalité l'emporte. Le nouveau rapport de forces repose sur un équilibre, une harmonie entre deux instincts en interaction, cette coordination répondant à la propriété d'auto-organisation de l'organisme mise en évidence par Kant pour le démarquer de la machine comme nous le verrons dans notre troisième partie.

De la liberté morale à la liberté esthétique

Cette complémentarité des facultés sensible et raisonnable rétablit la totalité chez l'homme qui se présente comme une alternance de l'emprise de la raison et de la sensibilité. La contrainte des deux instincts n'est donc nullement abolie, tous deux continuent à peser à tour de rôle sur l'homme. Il arrive toutefois durant de fugaces instants que les deux instincts agissent ensemble, Schiller évoquant alors cet « instinct de jeu » qui libère l'homme du double joug de la sensibilité et de la raison et lui donne accès à une véritable plénitude.⁴⁶ La fusion des deux instincts formel et matériel en un « instinct de jeu » engendre la beauté qualifiée de « forme vivante »⁴⁷. Par rapport à un autre idéal d'harmonie de la sensibilité et de la raison conçu antérieurement par Schiller, celui de la « belle âme » dans l'essai *Sur la grâce et la dignité*, le concept de « forme vivante » scelle l'alliance organique de la raison et de la nature. La « belle âme » repose en effet sur une séparation nette des deux principes qui coexistent davantage qu'ils ne sont en interaction : « La nature a donné la beauté de la structure, l'âme donne la beauté du jeu. » écrivait Schiller dans l'essai de 1793.⁴⁸ Il s'agit là d'une harmonie issue d'un assemblage mécanique de deux formes de beauté distinctes, non d'une interaction organique comme dans le cas de la « forme vivante ». Une autre différence fondamentale réside dans le fait que la « forme vivante » n'apparaît pas explicitement restreinte à l'homme, elle reste ouverte sur l'ensemble des phénomènes du vivant aptes à incarner cet idéal à des degrés divers comme nous le verrons. Très générale, la notion de « forme

46 « l'homme ne joue que là où dans la pleine acception de ce mot, il est homme, et il n'est tout à fait homme que là où il joue. » *Lettres esthétiques*, quinzième lettre, p.221 (note 1).

47 « forme vivante, ce concept servant à exprimer toutes les qualités esthétiques des choses et en bref ce que au plus large du mot on appelle beauté. », *Lettres*

vivante» élargit le champ des possibles pour la beauté du monde sensible. Cette notion étant étroitement liée à celle de liberté, Schiller est ainsi conduit à repenser la notion même de liberté, à concevoir une liberté esthétique dans le monde physique nettement distincte de la liberté morale, au sens de l'indépendance absolue de l'être moral par rapport au déterminisme d'ordre physique imposé par la nature.⁴⁹ Si la liberté morale se fonde sur l'antagonisme irréductible de la raison et de la nature, la liberté esthétique trouve quant à elle son origine dans leur accord et leur complémentarité, elle est propre à l'homme physique et moral à la fois. Tout en ayant une affinité avec le monde suprasensible, l'état de liberté esthétique est ancré dans le monde sensible, on ne le trouve pas seulement chez l'homme mais plus généralement dans le monde phénoménal. Dans les *Lettres esthétiques*, Schiller part à la recherche des traces de cette liberté esthétique dans la nature, envisageant pour cette dernière une fonction inédite : celle de modèle pour la raison.

III La nature comme modèle pour la raison : le paradigme organique

L'angle nouveau sous lequel est abordé le rapport nature-raison dans les *Lettres esthétiques* s'accompagne d'une évolution sensible de l'image de la nature. On assiste à un recul de la vision d'une nature considérée comme terrible royaume de forces aveugles et instance planificatrice du devenir de l'humanité, œuvrant indirectement au développement des facultés raisonnables par le jeu d'une action mécanique sur l'homme physique. L'image qui se dessine à la place est celle d'une nature non plus mécanique mais organique. Différents passages des *Lettres esthétiques* attestent de cette attention nouvelle portée par Schiller à une nature vue sous l'angle de l'organicité.

En marge de la treizième lettre dans une note de bas de page, Schiller procède à une mise en garde épistémologique contre une raison négligeant les enseignements de la nature, soulignant la nocivité pour la connaissance de cet empiètement de la raison :

La nature a beau affecter nos organes de façons fort énergiques et multiples, toute sa variété est perdue pour nous parce qu'alors nous cherchons en elle les seules choses que nous y avons mises ; nous ne lui permettons pas de venir vers nous pour entrer en

nous ; nous aspirons à sortir de nous et à agir sur elle avec notre raison et ses impatientes anticipations.⁵⁰

Ce « nous » désigne cette époque intellectualisée à l'excès qu'est l'*Aufklärung*, Schiller fait aussi son autocritique, admettant ainsi implicitement avoir lui-même projeté hâtivement sur la nature des idées préconçues. Poursuivant sa réflexion, il invoque ensuite

un homme qui s'approche d'elle [la nature] avec des sens calmes, chastes et ouverts ; supposons que grâce à eux, son attention s'arrête sur une multitude de phénomènes qu'à cause de nos préventions nous avons omis ; nous serons alors grandement étonnés que sous une lumière si vive tant de regards n'aient rien remarqué !

Derrière ce portrait se profile probablement l'ombre de Goethe dont on connaît l'influence sur la pensée de Schiller, notamment sur sa perception de la nature, quoique cette influence ait sans doute été surestimée.⁵¹ Cette volonté affichée de considérer la nature comme source féconde d'enseignements se traduit dans les *Lettres esthétiques* par une recherche des manifestations de liberté dans la nature phénoménale.

La recherche de manifestations de liberté dans la nature

En réalité, cette quête des manifestations de liberté dans la nature trouve son origine dans un écrit théorique antérieur regroupant la série de lettres de Schiller à Körner connue sous le nom de *Kallias ou Sur la beauté*⁵². L'enseignement principal de ces réflexions restées fragmentaires tient en une formule : « La beauté est la liberté en tant qu'elle apparaît », elle est considérée comme « expression phénoménale de la liberté »⁵³. Poussant à l'extrême l'analogie établie par Kant entre esthétique et

50 *Lettres esthétiques*, treizième lettre, p.201 (note 1).

51 Benno von Wiese a corrigé l'image largement répandue, mais fautive selon lui, d'un Schiller dépourvu de toute sensibilité pour la nature avant sa rencontre avec Goethe. Il cite à l'appui un extrait d'une lettre du 12 septembre 1789 adressée à Charlotte von Lengenfeld et Karoline von Beulwitz, dans laquelle Schiller rend hommage à la « sublime simplicité » et à la « plénitude de la nature », ainsi que le fragment « Der versöhnte Menschenfeind » où il est question de la « grande mère » nature et de sa « beauté éternelle », p.280-281 (note 34).

52 Écrites entre le 25 janvier et le 23 février 1793, elles ne furent publiées que bien plus tard en 1847.

53 Gérard Raulet : *AUFKLÄRUNG Les Lumières allemandes*, Paris : Flammarion, 1995, p.462. Il s'agit dans ces lettres de réflexions exclusivement théoriques sur la beauté à la différence des *Lettres esthétiques* dans lesquelles Schiller étudie les enjeux politique

49 Schiller prend soin de distinguer cette liberté esthétique de la liberté morale dans une note de bas de page à la fin de la dix-neuvième lettre, *Lettres esthétiques*, p.265 (note

Voilà une image d'une nature heureuse et harmonieuse que n'aurait pas reniée Goethe, d'autant que Schiller fait sien le principe méthodologique goethéen qui consiste, comme il l'a exposé lui-même dans une lettre adressée à Goethe, à reconstituer l'édifice de la nature en remontant progressivement tous les échelons du monde inorganique et organique jusqu'à l'homme.⁶¹

L'échelle de la nature et le principe de continuité

Schiller adopte désormais cette idée d'une continuité sans faille des productions naturelles :

Ainsi la nature prélude-t-elle dans son empire matériel déjà à l'illimité et supprime-t-elle partiellement dans ce domaine déjà les attaches dont elle s'affranchit complètement dans le monde de la forme.⁶²

Cette catégorie de « l'illimité » (das Unbegrenzte) avait déjà été évoquée dans la vingt-deuxième lettre⁶³ dans le cas de l'homme, sa liberté esthétique lui en ouvrant l'accès grâce à l'affranchissement de la contrainte matérielle et formelle. Schiller souligne maintenant que cette liberté esthétique est anticipée par la nature dans le monde physique où le superflu libère temporairement les êtres organiques de la nécessité physique, ouvrant également la voie de l'illimité, mais au plan matériel seulement. Il en va de même pour la catégorie du superflu qui s'applique aussi à l'homme, Schiller l'ayant initialement introduite dès le début de la vingt-septième lettre pour décrire le premier stade d'affranchissement de l'homme de la nécessité. Le philosophe jette ainsi un pont entre monde organique et humain, la liaison étant faite par la nature physique de l'homme. Schiller envisage désormais une réelle continuité entre l'univers de la nature et celui de la raison, alors que dans *Kallias ou Sur la beauté*, il n'était question que d'une lointaine analogie entre deux univers cloisonnés. Certes le fossé demeure, marqué typographiquement dans le texte par le fait que ces considérations sur le monde organique constituent une parenthèse et sont intercalées sous la forme d'un paragraphe distinct.⁶⁴ Après cette parenthèse, Schiller revient à l'homme mais en remontant scrupuleusement pas à pas l'édifice de la nature : il établit une analogie entre le jeu purement physique des mouvements

corporels et les associations libres produites par l'imagination « qui appartiennent, bien qu'elles ne puissent être le partage que de l'homme, à sa vie animale »⁶⁵. L'humanité est déjà inscrite dans la constitution physique de l'homme, elle s'affirme sur le terrain même de son animalité, avant même que n'intervienne la raison, suprême critère de différenciation de l'homme et de l'animal. Sans remettre en cause le fossé infranchissable qui les sépare⁶⁶, Schiller cherche désormais à mettre en évidence les prémices de la raison chez l'homme physique ou plutôt à montrer que sa nature d'être sensible anticipe la raison, a des affinités avec elle. Dans la vingt-sixième lettre déjà, il était question de l'appareil sensoriel, Schiller opposant les « sens du toucher » aux « sens de l'apparence »⁶⁷ que sont la vue et l'ouïe. Adoptant une approche typiquement sensualiste, il élève l'œil et l'oreille au rang d'organes privilégiés de la liberté esthétique. D'une part, la vue et l'ouïe desserrent l'emprise des sensations immédiates en instaurant une distance avec le monde sensible, d'autre part ils anticipent l'instinct formel par le biais de leur activité créatrice de formes, l'œil et l'oreille ayant la faculté d'élaborer des images visuelles et sonores : « L'objet que nous saisissons par l'œil et l'oreille est une forme que nous engendrons. »⁶⁸

Schiller s'appuie donc sur une pensée de type scalaire, faisant d'ailleurs explicitement référence, dès la troisième lettre, à une « échelle de la nature »⁶⁹. L'idée de chaîne est associée à un mode de pensée mécaniste, une chaîne étant faite de maillons indépendants et distincts imbriqués mécaniquement par un agent extérieur. La notion d'échelle est plus proche d'une pensée de type organique, suggérant une continuité qui est moins le produit d'un assemblage que d'un auto-engendrement, chaque niveau étant issu du précédent. Ainsi la transition vers l'état esthétique chez l'homme est présentée par Schiller comme la métamorphose de l'état de nature antérieur et non plus comme l'abandon de cet état : la simple nécessité à laquelle l'homme y était soumis se transforme en « une nécessité plus belle ». De même, « Le désir s'élargit et se hausse à

65 Vingt-septième lettre, *Lettres esthétiques*, p. 359 (note 1, traduction modifiée).

66 Il y a une différence de nature et non de degré entre l'homme et l'animal, la mise en forme du divers sensible par l'imagination marquant une rupture, un « saut, parce qu'ici c'est une force entièrement nouvelle qui entre spontanément en action » *Lettres esthétiques*, p.359 (note1).

67 *Lettres esthétiques*, p.341 (note 1).

68 « L'œil et l'oreille sont des sens qui refoulent loin d'eux la matière qui les assaille et éloignent l'objet avec lequel nos sens animaux ont un contact immédiat. », *Lettres esthétiques*, p.341 (note 1). Cette hiérarchie des sens est conforme à celle des Lumières.

69 *Lettres esthétiques*, p.97 (note 1).

61 Lettre du 23 août 1794, *GOETHE SCHILLER Correspondance 1794-1805*, Paris : Gallimard, 1994, tome 1, p.44-45.

62 *Lettres esthétiques*, p.359 (note 1).

63 *Lettres esthétiques*, p.285 (note 1).

64 Ce paragraphe est intégré dans l'exposé que fait Schiller dans la vingt-septième lettre du potentiel de libération inhérent à l'état esthétique chez l'homme.

l'amour». ⁷⁰ Il s'agit là de ce phénomène d'ennoblissement (*Veredelung*) qui s'apparente à un processus de développement organique. C'est en appliquant ce mode de pensée génétique que Schiller prend en compte le fondement naturel de la liberté, celle-ci s'inscrivant dans le devenir de la nature elle-même et culminant dans la liberté esthétique de l'homme. Au début de la vingtième lettre, Schiller précise d'ailleurs que « la liberté est un effet de la nature [...] non un ouvrage de l'homme » ⁷¹. Un renversement s'opère alors, cette nouvelle approche conduisant Schiller à élever la nature au rang de modèle pour l'homme

La nature nous montre dans sa création physique la route à suivre dans le monde moral. Elle attend que dans les organismes inférieurs la lutte des forces élémentaires soit apaisée pour s'élever à la noble structure de l'homme physique. De même chez l'homme moral il faut que l'antagonisme des tendances élémentaires, le conflit des instincts aveugles se soient d'abord calmés et que les oppositions grossières aient cessé, avant que l'on puisse risquer de favoriser la multiplicité. ⁷²

Schiller loue ici le patient travail de la nature culminant dans l'homme qui, sur le plan de sa constitution physique, représente le sommet d'un processus d'ennoblissement des productions naturelles, Schiller n'hésitant pas à qualifier de « noble » cet homme physique. La nature apparaît donc capable d'ennoblir ses productions en résorbant les antagonismes de forces. Dès lors, on comprend mieux la fonction nouvelle de modèle pour l'homme moral que lui attribue Schiller. L'homme est invité à s'en inspirer pour résoudre l'antagonisme dont il est le siège et rétablir la totalité détruite par la culture. Cette valeur de modèle de la nature est étroitement liée à la perspective d'une critique de la civilisation. Schiller cherche à opposer à la culture qui mutilé l'image d'une perfection naturelle inhérente au monde organique. Un distique paru dans la revue « Les Heures » en 1795 exprime parfaitement cette perfection organique élevée au rang d'idéal :

Suchst du das Höchste, das Grösste? Die Pflanze kann es dich lehren.

Was sie Willenlos ist, sey du es wollend – das ist! ⁷³

⁷⁰ *Lettres esthétiques*, p.363 et p.365 (note 1).

⁷¹ *Lettres esthétiques*, p.267 (note 1).

⁷² *Lettres esthétiques*, septième lettre, p.139 (note 1).

⁷³ *Schillers Werke*, Nationalausgabe, Weimar 1943 sv., vol. 1, p.259.

Une vision organiciste appliquée à la politique et opposée au mécanisme

Les premières lettres sont un tableau de l'époque sur fond de considérations ayant trait à la crise de la civilisation. Dès la cinquième lettre, évoquant les conséquences négatives de la révolution française, Schiller parle de « la société dérégulée, [qui] au lieu de s'élever rapidement à la vie organique, retombe dans le monde où règne les forces élémentaires. » ⁷⁴ Dans la lettre suivante, la même idée revient à propos de la dégradation de l'organisation politique dans la Grèce antique : « au lieu de s'élever à une vie organique supérieure, elle se dégrada jusqu'à n'être plus qu'un mécanisme vulgaire et grossier. » ⁷⁵ Dans les deux cas, la vie organique est élevée au rang de modèle d'organisation politique et opposée à une vie mécanique jugée inférieure. Le recours à la métaphore organique dans le discours politique était devenu courant à l'époque comme l'a remarqué Kant dans la *Critique de la faculté de juger*, le philosophe de Königsberg saluant dans une allusion transparente à la révolution française, que l'on se soit

fréquemment servi du terme organisation, et très justement, pour l'institution des magistratures, etc., et même du corps entier de l'État ; car, dans un pareil ensemble chaque membre doit être non seulement un moyen, mais aussi une fin. ⁷⁶

Kant fait ce commentaire en marge de la fameuse distinction qu'il opère entre la montre et l'être organisé doté d'une faculté d'auto-organisation. Ce principe d'organisation du vivant repose sur une « énergie formatrice » permettant à l'organisme de constituer un tout dans lequel chaque partie est moyen et fin à la fois. ⁷⁷ Elle est en cela supérieure à la machine dont l'« énergie motrice » est incapable de produire une telle activité organisatrice des différentes parties réduites à de simples rouages. Schiller reprend la distinction kantienne entre organisme et mécanisme, ce que confirme la suite de la sixième lettre

Les États grecs, où, comme dans un organisme de l'espèce des polypes, chaque individu jouissait d'une vie indépendante mais

⁷⁴ *Lettres esthétiques*, p.113 (note 1).

⁷⁵ *Lettres esthétiques*, p.123 (note 1).

⁷⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris 1968, p.181.

⁷⁷ « Un produit organisé de la nature est celui dans lequel tout est à la fois en même temps moyen et fin » (*ibid.*) L'organisation est la caractéristique des êtres vivants par rapport à la machine, elles forment un tout dont les éléments remplissent des fonctions différentes mais coordonnées. A la fin de la troisième lettre, Schiller reprend l'exemple de la montre pour marquer la spécificité du « mécanisme vivant de l'État », *Lettres esthétiques*, p.97 (note 1).

était cependant capable, en cas de nécessité, de s'élever à l'Idée de la collectivité, firent place à un ingénieux agencement d'horloge dans lequel une vie mécanique est créée par un assemblage de pièces innombrables mais inertes.⁷⁸

Le choix d'un exemple extrême d'organisme vivant, le polype, n'est sans doute pas le fruit du hasard. Le polype est un étrange animal doté d'une faculté infinie de régénération de ses organes, chacun est indépendant du tout, donc une fin, mais aussi apte à assumer la fonction de tout, donc un moyen. Cet organisme incarne donc à merveille l'aptitude à l'auto-organisation. Par le biais de cette comparaison, Schiller suggère un type d'organisation politique utopique dans laquelle les parties et le tout se confondent et où les parties sont à la fois moyen et fin. Quand on sait que cette formule des moyens et des fins trouve son origine dans l'impératif catégorique kantien⁷⁹, on comprend que Schiller tire la métaphore organique vers le domaine moral. Dans une logique de continuité entre monde physique et moral, il cherche à établir que les êtres organiques anticipent dans les rapports internes de leurs organes l'impératif catégorique dans le domaine moral.⁸⁰ La vision organiciste selon laquelle la vie résulte, non d'une force extérieure qui anime les organes, mais de l'activité propre et autonome de l'ensemble des organes eux-mêmes, se trouve ainsi appliquée à l'homme par extension. Un indice supplémentaire de cette application d'une vision organiciste au domaine humain se trouve dans le recours au concept d'« instinct de formation » (*Bildungstrieb*). Introduit par le naturaliste Johann Friedrich Blumenbach pour rendre compte de la propriété d'auto-organisation des organismes⁸¹, ce concept est transposé par Schiller dans le domaine de l'esthétique, les neuvième et vingt-septième lettres évoquant

78 *Lettres esthétiques*, p.123 (note 1).

79 « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen. » Emmanuel Kant : *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris 1966, p.149-150.

80 Dans la vingt-septième lettre, Schiller applique également cette formule aux libres mouvements des animaux : « le libre mouvement qui est pour lui-même à la fois une fin et un moyen. », *Lettres esthétiques*, p.359 (note 1).

81 Johann Friedrich Blumenbach : *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäft*, Göttingen 1781. Cet instinct propre au vivant se compose des trois fonctions fondamentales de l'organisme : génération, alimentation et reproduction. Cette notion permet de remplacer celle de « force vitale » (*Lebenskraft*) attachée à une

respectivement « le divin instinct de formation » et l'« instinct de formation esthétique ».⁸²

La nature est ainsi investie d'une fonction de modèle pour l'homme et l'organisation sociale mais l'on peut se demander si Schiller ne la sollicite pas de façon excessive dans le but d'esquisser les contours d'un « État esthétique » utopique dans lequel la conduite morale devenue une deuxième nature grâce à l'instinct de jeu, favorise la sociabilité et l'harmonie des rapports sociaux. Cet « État esthétique » ayant reçu la caution de l'organicité est évoqué à l'extrême fin de l'écrit pour disqualifier deux types déficitaires d'organisation étatique : d'une part un « État dynamique » reposant sur une logique mécaniste d'affrontement des forces entre des hommes restés sous l'emprise de l'instinct matériel, d'autre part un « État éthique » bafouant l'individualité des sujets en les soumettant à l'uniformité des principes de la loi.⁸³

Deux images opposées se dégagent des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* : la première découle du dualisme propre à la pensée idéaliste de Schiller, la nature apparaissant comme l'adversaire de l'esprit. Cette adversité est présentée comme principe moteur pour la raison qui doit s'affranchir et triompher d'une nature dont l'image repose sur le paradigme mécaniste. A l'opposée de cette vision mécaniste dominée par la nécessité, le déterminisme, l'absence de liberté, se dessine aussi, dans les *Lettres esthétiques*, l'image d'une nature en accord avec la raison. Fondée sur le nouveau paradigme de l'organicité synonyme d'autonomie et de totalité, elle se présente sous les traits d'une nature harmonieuse qui préfigure la liberté dans le monde moral. L'émergence de cette image dans les *Lettres esthétiques* semble être davantage liée à la perspective centrale d'un discours critique de la civilisation qu'elle n'est imputable à un changement radical du regard porté par Schiller sur la nature, même si celui-ci semble avoir évolué. Autrement dit, cette représentation d'une nature organique est mise au service de l'objectif central des *Lettres esthétiques*, à savoir le rétablissement de l'équilibre entre la sensibilité et la raison, prélude indispensable à la liberté politique. C'est prioritairement dans ce but que Schiller sollicite la nature qui se trouve alors investie

82 « le divin instinct de formation », neuvième lettre, *Lettres esthétiques*, p.155 (note 1, traduction modifiée), « instinct de formation esthétique », vingt-septième lettre, *Lettres esthétiques*, p.365 (note 1, traduction modifiée).

83 *Lettres esthétiques*, p.367 (note 1). Cet « État dynamique » correspond à l'« État de Nature » évoqué dans la troisième lettre et défini comme « le nom que l'on peut donner à tout état où l'humanité est dans l'organisation primitive et primitive des hommes et

d'une valeur de modèle pour l'esprit humain en général et pour l'organisation politique en particulier. L'exemple grec s'inscrit dans cette « stratégie » de sollicitation de la nature à des fins de critique sociale, Schiller rapprochant nature, beauté et liberté qui forment un trio solidaire dont le rôle est central pour l'argumentation des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*.